Ecrire.   
Il en avait besoin. Maintenant.

Il tira la chaise en ébène adossée à son bureau et prit le carnet en cuir relié que sa mère lui avait offert il y a de cela des années. Il passa sa main dans ses cheveux bruns. Son stylo à la main, il réfléchit. Il pensa aux questions qu’il aurait dû se poser avant de commencer l’écriture de sa nouvelle.

De quelle façon allait-il commencer ?

Comment introduire le personnage ?

Comment allait-il appeler son personnage ?

Le but était de captiver le lecteur dès la première phrase. Pourtant il laisserait ces questions sans réponse jusqu’au moment où il en parlerait dans son récit.

Il n’avait jamais été du genre de ceux qui font des brouillons, des esquisses. Il n’en voyait pas l’intérêt. Ce qu’il produisait, il le faisait à l’instinct. Il écrivait ce qui lui venait à l’esprit.

Il était sûr de lui, sûr de son talent. Il connaissait ses capacités. Dès qu’il commencera l’écriture de sa nouvelle, les mots apparaîtront dans son esprit et glisseront sur le papier. Il ressentira un énorme soulagement à chaque mot écrit. Il sera alors emporté dans un tourbillon littéraire, comme il aimait à l’appeler, et ne pourra s’arrêter que lorsque le dernier mot de sa nouvelle aura été écrit. Il adorait cette sensation d’avoir le cerveau embrumé après tant de concentration, d’avoir des crampes à ses mains, moites d’avoir tenu le stylo trop fermement. Il se sentait vivant quand il écrivait.

Il réfléchit juste au style qu’il allait employer. Son personnage était un adolescent, il emploierait donc un langage banal de lycéen.

Il réfléchit, prit une grande inspiration et commença.

« Tout le monde connait ce que les habitants d’Alnwick – une petite bourgade située près de la frontière de l’Ecosse et de l’Angleterre – appellent un citoyen modèle. Vous savez, celui qui a une femme, deux enfants, un golden retriever, une belle voiture du style Citroën ou Volkswagen, une belle maison avec un garage assez grand pour contenir deux voitures (il faut bien que la femme en ait une aussi, non ?) et un métier assez prestigieux pour qu’il puisse s’offrir, aux vacances, un voyage avec toute sa famille dans les Antilles. L’exemple même de la réussite.

Seulement voilà, Freddy n’avait jamais été quelqu’un d’exceptionnel. 15 ans, des cheveux bruns, des yeux marrons, quelques boutons d’acné, des parents très conservateurs et trop absents, pas de chien, une chambre sombre et désordonnée, un vélo (pas de voiture, non, ça aurait été trop beau), pas de petite amie et plus d’amis.

Comme tous les mardis depuis qu’il avait trois ans, il devait se lever et aller au lycée. Mais pas aujourd’hui. Il n’irait pas. Il ne supporterait plus les moqueries. Il ne subirait pas les mauvaises blagues de ceux qu’il avait pour habitude d’appeler ses amis. Avant. Il ne baisserait pas la tête afin de ne pas croiser le regard de centaines d’ados cruels. Il avait supporté beaucoup de choses depuis… l’incident. Il n’avait rien dit face aux provocations et aux menaces. Mais il n’en pouvait plus. Alors non, il n’irait pas. C’était bien la seule chose dont il était sûr.

Il se leva, s’habilla, pris son vélo et partit. Il roula sans s’arrêter, en s’efforçant de ne penser à rien d’autre qu’à la route. Freddy était donc entrain de sécher les cours. Ses parents, s’ils l’apprenaient, seraient fous de rage. Leur fils avait toujours fait ce qu’ils lui avaient dit. Jamais un pas de travers, pour contenter ses parents, pour qu’ils soient fiers de lui. Le résultat était en totale contradiction avec ce qu’il aurait voulu : il était seul. Sa mère d’ordinaire très peu démonstrative, était encore plus froide depuis qu’elle avait appris la nouvelle au sujet de son fils. Et son père… il ne le regardait même plus. Freddy se demandait comment c’était possible de détester à ce point son propre fils tout simplement parce qu’il était ce qu’il était. Il en était même venu à se dire qu’il n’était pas vraiment leur fils, qu’il était adopté. Il s’était donc lancé à corps perdu dans les recherches. Même si le résultat de son enquête risquait de lui faire mal, il continuait à chercher. Il y passait tout son temps, et ça lui prenait tellement l’esprit, qu’il en oubliait même parfois son quotidien infernal. Et la veille, il avait eu sa réponse. Ses parents n’étaient pas ses vrais parents. Il aurait pu garder ça pour lui, faire comme si rien ne s’était passé, comme d’habitude. Mais il ne pouvait pas. Il était en colère. Il avait donc fait face à ses parents, ou plutôt, aux personnes qui l’avaient élevé, et avait demandé des explications. Tout en parlant, des larmes de colère coulaient sur les joues de Freddy.

Ils lui avaient simplement répondu : « Ce que tu as fait est bien plus grave. »

Freddy roulait encore quand il commença à pleuvoir. Il s’assit donc sur un rocher au bord de la mer, laissant les gouttelettes couler sur sa peau, se mélangeant à ses larmes. Des larmes de colère. Des larmes de confusion. Des larmes de mal-être. Freddy poussa un cri de rage et se prit la tête dans ses mains.

Maintenant, toutes les émotions qu’il s’était efforcé d’enfouir au plus profond de lui refaisaient surface. Il se sentait mal. Très mal. Est-ce que ce qu’il avait fait était vraiment mauvais ?

Freddy avait toujours été du genre discret. Il n’avait pas beaucoup d’amis et quand Tom lui avait présenté le nouveau, Eliott, il avait tout de suite senti quelque chose se passer. Ils s’étaient fixés pendant un moment sans rien dire. Par la suite, Freddy avait commencé à passer de plus en plus de temps avec Eliott. C’était la première fois qu’il se sentait vraiment bien avec quelqu’un. Il comprenait enfin le sens du mot *ami*. Lorsqu’il était avec Eliott, plus rien n’avait d’importance, ils étaient comme dans une bulle que personne ne pouvait éclater. Il aimait ses cheveux blonds, son sourire enfantin, ses yeux bleus. Ils s’étaient découvert des points communs, dont l’écriture et la lecture.

- Quel est ton livre préféré ? avait un jour demandé Freddy.

- *Le château de ma mère*, de Marcel Pagnol.

Freddy avait alors automatiquement récité un de ses passages préférés du livre :

- *Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d’inoubliables chagrins. Il n’est pas nécessaire de le dire aux enfants.*

Ces phrases étaient devenues un jeu entre eux : chaque fois qu’ils n’avaient plus rien à dire, ce qui était plutôt rare, l’un des garçons récitait le début et l’autre récitait la fin.   
Freddy savourait leur complicité. Il sentait bien qu’il y avait autre chose. Mais cet autre chose lui faisait peur. Alors il avait fait ce qu’il faisait tout le temps. Il avait décidé de se taire.

Puis un jour, tout avait changé. Eliott et lui étaient assis au parc comme d’habitude et ils parlaient. Puis Freddy avait senti comme un trop-plein de bonheur. Il était certain qu’il n’aurait pas pu être plus heureux qu’en cet instant. Comme lorsqu’il écrivait. Et, à part dans ses moments de création, Freddy n’avait jamais été certain de quelque chose. Poussé par un sentiment euphorique, il s’était approché d’Eliott puis l’avait embrassé. Eliott n’avait pas réagi. Il s’était juste levé et était parti sans un mot, ne montrant aucune émotion.  
Freddy n’avait pas compris la réaction de son ami.

Le lendemain, il s’était rendu en cours, en se promettant de parler à Eliott. C’est alors qu’il les vit. Des centaines d’affiches, placardées sur tous les casiers des élèves. Non, pas des affiches. Des photos. Il s’était approché et avait senti le regard de nombreux élèves braqués sur lui. Sur les photos, on voyait Freddy embrasser Eliott.

L’adolescent, resta immobile, ne parvenant pas à détacher les yeux de cette image.

En un instant, l’univers de Freddy s’était effondré. »

L’écrivain referma son carnet en cuir avec un sourire de satisfaction. Il parut hésiter une fraction de seconde puis il se leva, ouvrit un des tiroirs de son bureau et en sortit une photographie. Il la regarda longuement, plein d’amertume. Sur cette photo, un garçon aux cheveux bruns avait les lèvres posées sur celles d’un autre aux cheveux blonds. Il lut pour la énième fois l’inscription au dos de la photo.

« Telle est la vie des hommes. Quelques joies, très vite effacées par d’inoubliables chagrins. Il n’est pas nécessaire de le dire aux enfants. »

Et sous cette inscription, un prénom était écrit. Le plus beau de tous.

Eliott.

**Lina Bourdiaux**